

*Mazon*

PROCEEDINGS OF THE  
CLASSICAL ASSOCIATION

APRIL 1926

*M*

VOL. XXIII

*Mazon*

WITH RULES AND  
LISTS OF MEMBERS

LONDON

JOHN MURRAY, ALBEMARLE STREET, W.

1926

Bibliothèque Maison de l'Orient



150042

Homage de l'auteur  
Paul Mazon

At 11 a.m., the Rev. Dr. NAIRN in the Chair, a lecture was delivered by Monsieur le Professeur PAUL MAZON, entitled

#### SCIENCE ET ENSEIGNEMENT

Je tiens à remercier d'abord le bureau de la *Classical Association*, qui a bien voulu m'inviter à prendre ici la parole. C'est un honneur dont je sens tout le prix. Il eût été plus courtois de ma part d'y répondre . . . en anglais, et je suis un peu honteux de vous apporter une communication en français. Je m'efforcerais au moins d'être clair et, en tout cas, d'être court.

J'ai donné pour titre à cette communication "Science et Enseignement." Je ne sais si le problème dont il s'agit se pose de la même façon en Angleterre et en France. Je ne sais pas non plus s'il se pose dans les mêmes termes pour les autres sciences et pour la philologie classique. Mais je serais bien étonné si la France et la philologie étaient toutes deux des exceptions et si ce qui est vrai d'elles ne l'était pas aussi d'autres pays et d'autres sciences. Je laisse donc à chacun le soin de faire de mes remarques les applications qui lui paraîtront opportunes.

On pourrait poser le problème ainsi : Il y a des établissements où l'on fait la science, il y en a d'autres où on l'enseigne : quels rapports doivent exister entre eux ? — Mais les données ainsi formulées ne sont pas rigoureusement exactes. Il y a beaucoup d'établissements où l'on fait la science et où on l'enseigne en même temps. C'est le cas par exemple de presque toutes les Universités : il y a là des professeurs qui sont en même temps des savants, qui à certaines heures enseignent à leur auditoire, sans prétendre à l'originalité, l'ensemble d'une science, et, à d'autres heures, se livrent, devant leurs étudiants ou avec leurs étudiants, à des recherches personnelles sur une branche de cette science. Et, de même, il y a dans les établissements d'enseignement secondaire des professeurs qui, tout en enseignant la grammaire élémentaire à de très jeunes élèves, n'en poursuivent pas moins pour eux-mêmes des travaux scientifiques et sont aussi de vrais savants. Il ne serait donc pas exact non plus de dire : Il y a des hommes qui font la science, il y en a qui l'enseignent. Il faut se contenter d'une formule moins concrète et plus vague : Il y a une " science "—qui se constitue peu à peu par l'effort commun de tous les savants et qui est par là même dans un état de perpétuel devenir—et il y a un " enseignement "—qui devrait être celui de la science, mais qui en fait correspond, non à l'état actuel de la science, mais tout au plus à l'état de la science un bon nombre d'années auparavant, et qui pour une part est donc périmé, quand il n'est pas erroné. Qu'il y ait là un fait fâcheux, personne ne le niera, je crois. Mais quelles en sont les raisons et quels remèdes peut-on y apporter ? Voilà ce que je voudrais essayer d'examiner.

En France, j'ai souvent entendu accuser les éditeurs et les professeurs. Les éditeurs trouveraient plus commode et plus économique de réimprimer indéfiniment les mêmes Manuels et les mêmes éditions. Les professeurs refuseraient de se tenir au courant du mouvement scientifique ; ils préféreraient en rester toute leur vie à ce qu'ils

ont appris quand ils étaient étudiants. Ces reproches peuvent être fondés, je les crois cependant pour une bonne part injustifiés. Je connais personnellement bien des professeurs qui souhaiteraient vivement pouvoir suivre le mouvement scientifique et qui y renoncent devant les difficultés qu'ils rencontrent. La science ne leur offre aucun moyen d'arriver à elle. Ils ne reculent pas devant la poursuite de la science ; c'est la science, disent-ils, qui se dérobe à eux. Ce seraient donc les savants qui seraient responsables de cet état de choses.—Il se peut qu'il y ait dans cette thèse quelque exagération. Elle renferme pourtant beaucoup de vérité, et je crois, en tout cas, que, si la faute est à la fois aux savants et aux professeurs, il importe d'obtenir d'abord la bonne volonté des savants. Il sera temps ensuite de se tourner vers les professeurs et de leur demander un effort à leur tour. Je suis sûr qu'ils le feront volontiers.

Je voudrais donc inviter ici les savants à un examen de conscience. Font-ils tout ce qu'il faut pour que leurs découvertes soient mises rapidement et aisément à la portée du public, ou tout au moins des professeurs ? Certainement non.—Les savants ont, pour faire connaître leurs travaux, trois genres de publications : les *Mémoires* des Académies ou des Sociétés savantes, les *Revue*s et les livres.—Les *Mémoires* des Académies sont en général à peu près introuvables ; ils sont tirés à un petit nombre d'exemplaires ; souvent même ils ne sont pas mis dans le commerce. Ce sont des publications qu'on peut tout au plus consulter dans une bibliothèque, mais qui ne seront jamais à la portée du public.—Il en est un peu de même pour les *Revue*s. La plupart n'ont qu'un petit nombre d'abonnés, et les tirages à part souvent n'en peuvent être mis en vente.—Restent les livres, qui sont évidemment le meilleur instrument de diffusion des découvertes scientifiques. Le livre n'a pas les inconvénients de l'article de *Revue*, souvent trop court et destiné aux seuls initiés. Mais, pour que le livre soit connu du public, il faut qu'il soit signalé et recommandé par des

autorités scientifiques, il faut qu'il soit l'objet de comptes-rendus impartiaux dans les Revues techniques, à qui la grande presse emprunte ses jugements. La publicité à assurer à la science dépend donc avant tout des Revues.

Ici, je vous l'avoue, je me sens très gêné. Il y a peut-être ici des directeurs de Revues. Il y a certainement des collaborateurs de Revues. J'en suis un moi-même. Et cependant je suis obligé de faire le procès de nos Revues philologiques. Elles rendent d'immenses services ; mais elles ont de graves défauts. Je dirai même que, du point de vue de l'enseignement, elles offrent de réels dangers.

Tout d'abord, elles sont trop accueillantes, trop hospitalières. Et je comprends fort bien pourquoi. Elles se considèrent comme une sorte de tribune libre, où chacun peut venir exposer ce que lui a appris son expérience personnelle. C'est une conception que j'admets sans répugnance. Rien ne pourrait être plus utile que cette confrontation perpétuelle des opinions les plus diverses, et je reconnais par exemple que, là où un savant qualifié, mais distrait ou engagé dans une fausse voie, n'a pas vu la vérité, un amateur, éclairé par son simple bon sens, peut l'apercevoir du premier coup. En philologie le principe d'autorité n'existe pas, et la liberté de discussion doit rester entière. Le mal dont je me plains est un mal nécessaire, je le sais ; mais il n'en est pas moins un mal, et il faut bien le connaître, pour mieux en atténuer les inconvénients. Le grand danger qu'il entraîne, c'est celui d'un irrémédiable scepticisme. Prenons un exemple que je connais mieux qu'un autre. Que l'on rassemble tout ce que l'on trouvera de conjectures ou d'interprétations publiées dans les Revues philologiques de tout pays sur le texte d'Eschyle depuis une centaine d'années, et l'on reculera épouvanté : il n'y a pas, je ne dis pas le centième, mais le millième de ce fatras qui soit utilisable. Un tel amas de contradictions, et parfois d'absurdités manifestes, appartient-il donc à la science ? Alors la

science n'est qu'un jeu—voire un jeu de hasard. C'est l'impression découragée qu'un profane sans parti pris recueillera d'un examen de ce genre. On m'objectera qu'il retirerait la même impression de la simple lecture des diverses éditions d'Eschyle. Non, et c'est là justement le point sur lequel je tiens à insister. Si différents et si inégaux à leur tâche que puissent être les éditeurs d'un texte, il y a des erreurs qu'ils ne commettront pas, parce qu'ils connaissent au moins l'ensemble du texte qu'ils éditent, tandis que les auteurs d'articles, très souvent, n'en connaissent ou n'en considèrent qu'un fragment. La science des faiseurs d'articles est fragmentaire, et c'est ce qui fait leur faiblesse. Les uns ignorent l'histoire du texte ou l'état de la tradition manuscrite ; les autres ou le style ou la grammaire ou la métrique de leur auteur ; d'autres n'ont même pas lu en entier le passage qu'ils veulent interpréter ou corriger et ne se rendent pas compte qu'ils font disparaître telle nuance, telle correspondance délicate nettement visible à qui voit l'ensemble et non le seul détail. Voilà pourquoi il est si rare que l'on trouve dans les Revues la solution des problèmes laissés sans réponse par les éditeurs. Et surtout voilà pourquoi les Revues ne sauraient servir d'organe de liaison entre la science et l'enseignement. Leur lecture, pour qui n'est qu'à demi averti, est de nature à troubler l'esprit plus qu'à l'éclairer.

La partie bibliographique des Revues a du moins une utilité réelle, puisqu'elle fait connaître, analyse et apprécie les livres récents. Malheureusement, là encore, il est difficile de ne pas remarquer dans les Revues de graves défauts—dont la responsabilité n'incombe pas entièrement à leurs directeurs, mais qui diminuent beaucoup le profit que les lecteurs attendent de leurs comptes-rendus. Rien n'est plus rare en effet qu'un bon compte-rendu. Pour en faire il est nécessaire d'être à la fois compétent et impartial. Or il arrive que ces qualités s'excluent. Pour avoir un juge compétent, on s'adresse à un savant qui a déjà publié un ouvrage sur le même sujet. Mais un

tel juge aura tendance à ne noter dans le livre qu'on lui soumet que les points où il se trouve en désaccord avec l'auteur, et, en toute sincérité, parfois même sans s'en apercevoir, il ne rendra pas pleine justice à l'œuvre nouvelle. Et de même un juge incompetent, si bienveillant qu'il soit, ne saura pas discerner exactement ce que le livre apporte à la science. Savoir distinguer, d'abord ce qui est original, ensuite, dans ce qui est original, ce qui est vrai, ce qui peut être considéré comme un fait acquis, voilà ce qui constitue le rôle essentiel du critique.—A mon avis, permettez-moi cette digression, le meilleur critique d'un livre, ce serait souvent son auteur. J'aimerais voir les auteurs faire eux-mêmes le compte-rendu de leurs travaux, pas tout de suite il est vrai, mais trois ou quatre ans après que ceux-ci ont paru. Du moins corrigeraient-ils efficacement les jugements des autres critiques et dégageraient-ils mieux à la fois leurs propres erreurs (quand ils les auraient reconnues) et l'intérêt réel de leurs ouvrages.—En fait, s'il y a dans nos Revues des comptes-rendus excellents, il y en a aussi d'injustes ou d'insuffisants. J'ajoute que, pour des raisons diverses, il peut arriver aussi que des livres importants ne soient l'objet d'aucun compte-rendu. Et, dès lors, il faut avouer que là encore nos Revues ne peuvent servir de guides sûrs pour l'enseignement.

Je me demande si, dans ces conditions, le remède ne serait pas dans la création d'une Revue spéciale, qui n'aurait d'autre objet que de mettre au courant les professeurs des progrès réalisés chaque année dans la science de l'antiquité classique. Ce serait une sorte de *Rapport* assez bref, aussi objectif que possible, dont les rédacteurs devraient avoir sans cesse devant les yeux le but suivant : éliminer de l'enseignement traditionnel toute hypothèse désormais condamnée par les faits et y introduire au contraire tout ce qui peut être considéré comme vérité certaine, ou même comme hypothèse vraisemblable, à la condition toutefois de ne jamais présenter une hypothèse comme un fait. Il va de soi qu'un grand nombre

de leurs observations ne sauraient être formulées d'un ton tranchant et impérieux. Ce seraient souvent des invitations à douter plutôt qu'à croire ; mais le doute est aussi instructif—et aussi scientifique—que la foi.

Un tel Rapport devrait-il être international ? Oui et non. Dans la mesure où il ne ferait qu'exposer des faits, il pourrait être international ; dans la mesure où il insisterait sur les changements à apporter à des traditions scolaires, il ne pourrait être que national, puisqu'il y a des différences sensibles d'un pays à l'autre dans les méthodes de l'enseignement secondaire. Je m'imagine donc assez volontiers la création d'un Rapport international sur la philologie classique, Rapport documentaire, mais rédigé par une commission de savants qui exposeraient les faits impartialement, en indiquant avec les nuances voulues le degré de certitude qu'ils comportent. L'organisation de ce Rapport pourrait être remise à une institution internationale, par exemple à la Commission de coopération intellectuelle de la Société des Nations. Il appartiendrait ensuite aux Revues pédagogiques de chaque pays de tirer des documents qui leur seraient fournis des conclusions pratiques et de signaler aux professeurs les points sur lesquels les livres d'enseignement usuels se trouvent en contradiction certaine ou probable avec l'état de la science. Ce contrôle incessant par les professeurs eux-mêmes des Manuels courants vivifierait l'enseignement en stimulant la curiosité à la fois des maîtres et des élèves, en même temps qu'il éveillerait l'attention des éditeurs, qui prendraient plus de soin de tenir leurs publications scolaires au courant. Il va de soi qu'il ne s'agirait que de faits certains ou de points importants ; il ne peut être question d'entrer dans le détail infini de l'interprétation des textes classiques. Et j'ajouterai même, si l'on veut que j'aille jusqu'au fond de ma pensée, que plus le Rapport dont j'ai parlé serait court, plus son autorité serait grande. Le nombre des certitudes nouvelles auxquelles on arrive chaque année dans les sciences historiques n'est pas considérable, et rien ne serait plus fâcheux



d'autre part que de voir le Rapport obligé de se contredire d'une année à l'autre.

Je sou mets cette idée à vos réflexions, sans prétendre qu'elle ne prête à aucune objection ni surtout qu'elle doive remédier à tout. Mais, au fond, ce n'est pas une réforme de nos Revues scientifiques que je considère comme la chose la plus importante ; c'est beaucoup plutôt, si j'ose m'exprimer ainsi, une réforme des mœurs scientifiques. Voici ce que je veux dire.

Pour que la science s'imposât, il faudrait qu'elle donnât toujours une impression d'objectivité et de constance ; il faudrait qu'elle ne parût jamais sujette aux caprices de la mode. Or, vous le savez, il y a des modes dans le domaine de l'érudition comme dans tous les autres. Et qu'on ne dise pas que la science n'est jamais faite, qu'elle se fait chaque jour, qu'elle est sans cesse dans le devenir, et qu'il est naturel qu'elle change, puisqu'elle progresse. Non, il ne s'agit pas ici de progrès, il ne s'agit pas de modifications précises dues à des découvertes nouvelles ; il ne s'agit même pas de science, à vrai dire, il s'agit plutôt de savants, c'est-à-dire d'*hommes*, qui subissent des impressions, qui obéissent à des tendances successives. On les verra donc remettre en honneur des hypothèses abandonnées depuis longtemps, pour les remplacer brusquement un jour par des hypothèses entièrement nouvelles, sans jamais pouvoir ajouter aux unes et aux autres le moindre atome de preuve réelle. Certaines parties de l'histoire littéraire, certaines branches de la philologie sont particulièrement soumises aux fluctuations de la mode. Je ne veux pas parler ici de la question homérique : quelle que soit l'opinion que j'exprimerai à ce sujet, je sais que je paraîtrai moi-même obéir à une mode, ou réagir contre une mode—ce qui est presque également dangereux—tant la mode a créé dans ce domaine de défiance et de parti pris. Mais je citerai un exemple aussi frappant, et peut-être moins périlleux, celui de la métrique. La métrique, à l'heure actuelle, n'est plus qu'un champ de ruines : ce sont les "régions dévastées"

de la philologie. Elle n'a même plus de vocabulaire : le même vers a autant de noms différents qu'il y a de traités de métrique dans l'Ancien et le Nouveau Monde. D'où vient ce chaos ? De ce qu'on n'a pas voulu s'en tenir aux résultats partiels, mais sûrs, d'un prudent empirisme ; on a voulu non seulement constater, mais aussi expliquer, et *tout* expliquer, et pour cela il a fallu bâtir des systèmes, et chacun des bâtisseurs de système, faisant table rase de ce qu'avaient écrit ses prédécesseurs, inventait une terminologie, qui ajoutait à la confusion générale. Il faut reconnaître qu'en matière de métrique ancienne les difficultés pour nous sont grandes. Nous avons à tenir compte de trois éléments bien différents : la tradition des métriciens anciens, les textes poétiques conservés, la conception généralement admise du rythme. —La tradition des rythmiciciens ou métriciens anciens est très fragmentaire ; en outre elle n'est pas sûre. Les uns, comme Aristoxène, nous exposent peut-être un système personnel plutôt que la réalité elle-même ; les autres appartiennent à un temps pour lequel le vers lyrique n'était que mots écrits, sans mouvement et sans vie.—Faut-il donc nous contenter de l'examen des textes poétiques eux-mêmes ? Devons-nous nous borner à les analyser, à y observer les rares lois qui se laissent encore entrevoir dans ces assemblages de longues et de brèves, et à cataloguer les mètres ainsi définis, sans chercher à les classer ni à en saisir la valeur musicale ?—Non, sans doute : l'interprétation rythmique est seule capable de mettre de l'ordre et de la lumière dans cette masse de vers, si différents et en apparence sans lien les uns avec les autres. Le jour où l'on a reconnu et admis l'existence de la longue de trois temps, toutes les séries iambiques ou trochaïques sont devenues aussi aisées à scander que des hexamètres dactyliques.—Faut-il donc continuer dans la même voie et chercher par la même méthode l'explication de tous les vers grecs ? Il ne le semble pas : les faits sont manifestement rebelles à une systématisation de ce genre et tous ceux qui l'ont tentée n'ont réussi à

créer que des constructions éphémères, dont aucune n'a survécu à son auteur.—On voit donc la difficulté du problème : on ne peut séparer la métrique de la rythmique, et cependant on ne peut les mélanger, car il n'est nullement prouvé que tous les vers grecs se rattachent à un même système de versification. Il y a dans la métrique ancienne des parties qui s'expliquent par les lois du rythme—tel que nous l'entendons—il y en a d'autres pour lesquelles nous en sommes encore réduits à constater sans pouvoir expliquer. Mais dans les deux parties il y a des faits acquis, qu'il ne faut pas contester et auxquels il faut se tenir, sans vouloir les mettre d'accord. La science est une chaîne dont nous tenons quelques anneaux qui ne se suivent pas. Tenons-les fortement. Ne nous croyons pas obligés de lâcher ceux que nous tenons pour saisir ceux qui nous échappent : ce serait le moyen de perdre tout contact avec la réalité. Ne remplaçons pas notre connaissance assurément très incomplète du vrai par de simples constructions de notre esprit, si harmonieuses et si séduisantes qu'elles soient. N'abandonnons pas les résultats acquis, même s'ils semblent parfois être contradictoires : ces contradictions apparentes ne tiennent qu'à notre ignorance de l'ensemble des faits et disparaîtront les unes après les autres à mesure que la science verra plus loin. C'est ma conviction profonde que la science progresse d'autant plus qu'elle est plus conservatrice, c'est-à-dire qu'elle laisse moins perdre—et qu'elle utilise mieux—les résultats des travaux antérieurs. Que de choses nous avons cru découvrir que nous retrouvons un jour chez les vieux philologues de la Renaissance !—Et c'est pourquoi—pour en revenir au sujet qui nous occupe—les savants ne doivent pas donner aux professeurs chargés d'enseigner leur science l'impression d'un Etat en révolution permanente, où tout est sans cesse remis en question, mais au contraire celle d'un Etat régi par des traditions, où la vérité d'autrefois reste la vérité d'aujourd'hui, mieux définie toutefois et mieux adaptée à l'ensemble—éternellement incomplet d'ailleurs—des vérités connues.

Il y a encore une cause de malentendu entre savants et professeurs. La science et l'enseignement n'ont pas le même objet.—L'enseignement a pour objet de former des hommes, et, quand il s'agit de l'antiquité, le beau nom d'*humanisme* exprime bien ce que les professeurs entendent chercher dans les textes anciens : tout ce qui contribue à faire connaître l'homme est utile à la formation des intelligences et des volontés.—La science a pour objet de trouver la vérité ; elle la cherche sans se soucier particulièrement des leçons qu'on en pourra tirer. Il en résulte que pour le professeur, pour l'humaniste, les textes antiques sont avant tout des œuvres d'art, dont il cherche à déterminer le caractère propre. Pour le savant, ce sont de simples matériaux dont il cherche à extraire tout ce qui peut lui permettre de découvrir des lois générales. De part et d'autre, il n'y a rien là qui ne soit légitime. Il n'y a même rien qui soit contradictoire. On ne voit pas comment, en marchant dans des voies si différentes, humanistes et savants pourraient se rencontrer et se heurter. Mais la vérité est que le désaccord ici est d'ordre sentimental. Il n'en est que plus irritant. L'humaniste qui aime une œuvre d'art, une tragédie par exemple, souffre de voir s'empresse indiscrètement autour d'elle des gens qui, à son avis, ne la comprennent pas. Le philologue et le linguiste prétendent en corriger la forme, au nom de prétendues lois générales qui ne sont pas démontrées. L'archéologue et l'historien y découvriront des allusions à tel usage ou à tel fait historique, qui sont des plus douteuses et qui, en tout cas, ne changent rien au sens profond de l'œuvre. Le folk-loriste ne voudra voir dans les personnages mis en scène que des types de conte populaire et dans le drame lui-même que la transposition d'un rite primitif dont le sens s'est perdu. Toutes ces interventions irriteront l'humaniste. Elles lui sembleront à la fois ridicules et vaines, et il ne voudra pas comprendre que ces partis pris des spécialistes sont la rançon inévitable de cette ardeur obstinée à suivre la même piste qui mène aux grandes découvertes. Il n'y a donc ici ni blâme ni

éloge à distribuer. Mais on peut, sans injustice, recommander aux savants qui ne sont point humanistes—beaucoup le sont, heureusement—plus de tact et de discrétion quand ils touchent à des œuvres d'art. Sans quoi ils risqueront de voir les humanistes méconnaître à leur tour, au grand dommage de l'enseignement, la raison d'être et l'importance des sciences qu'ils représentent.

Je n'ai traité, vous le voyez, qu'une partie du problème. Il resterait beaucoup à dire. Je n'ai voulu me placer aujourd'hui qu'au point de vue de la science ; j'ai convié les savants à une sorte d'examen de conscience. Que doivent-ils faire pour que l'enseignement marche de front avec la science ? Je crois pour ma part qu'ils doivent d'abord assurer à leurs travaux une publicité plus rapide, plus directe et, en même temps, mieux adaptée aux besoins de l'enseignement ; qu'ils doivent ensuite être plus conservateurs, plus soucieux de maintenir dans la science une certaine constance de vues et de la soustraire entièrement à la mode ; qu'ils doivent enfin ne pas méconnaître les droits de l'humanisme, ne pas empiéter sur son domaine, pas plus que le dédaigner. C'est à ce prix qu'ils seront écoutés de ceux qui ont la charge d'enseigner. L'enjeu est d'importance : ils aideront puissamment ainsi à faire mieux pénétrer dans l'enseignement l'esprit scientifique. Or, je ne crois pas qu'il y ait pour la jeunesse d'un pays un bienfait comparable à l'esprit scientifique. Apprendre le respect des faits, c'est apprendre aussi le respect des intérêts et des droits d'autrui, c'est apprendre à voir le monde à une autre lumière qu'à celle des préjugés et des passions. La diffusion de l'esprit scientifique est le meilleur garant de l'ordre et de la paix.

At the conclusion Dr. NAIRN moved a vote of thanks which was carried by acclamation.